BERNARD
MARIS

Marx, ô Marx, pourquoi m'as-tu abandonné ?

Champs actuel

Extrait de la publication

BERNARD MARIS

Marx, ô Marx, pourquoi m'as-tu abandonné ?

Marx a tout expliqué, tout analysé à la perfection. Mais il s'est complètement trompé sur ses conclusions.

La plus-value, la baisse tendancielle du taux de profit, la loi de la concentration, la mondialisation : tout est lumineux, tout est parfaitement actuel. Mais le capitalisme n'accouche de rien, sinon d'une société cynique et désabusée, tournant sur elle-même dans un univers saccagé sous le fouet du marché.

Le communisme, lui, n'est qu'un christianisme athée, une rédemption des humbles, une version kitsch de l'Évangile, où l'argent, après avoir remplacé Dieu, serait à son tour aboli par la fraternité.

Marx est mort, et le socialisme aussi. Enfin, nous pouvons penser le monde !

Après une analyse très pédagogique de la pensée économique de Marx, Bernard Maris montre l'impasse définitive où conduisent ces théories remarquables autant qu'impuissantes, et donne des clefs pour analyser la mondialisation… Et pour envisager un au-delà du capitalisme.

Économiste, journaliste (France Inter et *Charlie Hebdo*), professeur d'université, **Bernard Maris** est aussi essayiste (*Antimanuel d'économie, Lettre ouverte aux gourous de l'économie...*) et romancier.

Flammarion

12-X Création Studio Flammarion

Extrait de la publication

MARX, Ô MARX, POURQUOI M'AS-TU ABANDONNÉ ?

Du même auteur

Essais

Des économistes au-dessus de tout soupçon, ou la grande mascarade des prédictions, Albin Michel, 1990
Les Sept Péchés capitaux des universitaires, Albin Michel, 1991
Jacques Delors, artiste et martyr, Albin Michel, 1993
Ah Dieu ! Que la guerre économique est jolie ! (avec Ph. Labarde), Albin Michel, 1998
Keynes ou l'économiste citoyen, Presses de Sciences-Po, 1999
La Bourse ou la Vie. La grande manipulation des petits actionnaires (avec Ph. Labarde), Albin Michel, 2000 ; Le Livre de poche, 2001
Malheur aux vaincus. Ah, si les riches pouvaient rester entre riches..., Albin Michel, 2000
Antimanuel d'économie, t. I, « Les fourmis », Bréal, 2003
Antimanuel d'économie, t. II, « Les cigales », Bréal, 2006
Petits principes de langue de bois économique, Bréal et Charlie Hebdo, 2008
Capitalisme et pulsion de mort, avec Gilles Dostaler, Albin Michel, 2009 ; rééd. Pluriel, 2010

Romans

Pertinentes Questions morales et sexuelles dans le Dakota du Nord, Le Livre de poche, 2003
L'enfant qui voulait être muet, Albin Michel, 2003
Le Journal, Le Livre de poche, 2005

Extrait de la publication

Bernard MARIS

MARX, Ô MARX, POURQUOI M'AS-TU ABANDONNÉ ?

Champs actuel

Extrait de la publication

© Éditions LES ÉCHAPPÉS
© Flammarion, 2012, pour la présente édition
ISBN : 978-2-0812-8639-9

J'irai jusqu'à détruire des mondes
Puisque je n'en puis créer aucun
Puisqu'ils n'écoutent pas mon appel
Et qu'ils tournent muets par un
[décret magique

K. M., poésie

Or donc l'union avec le Christ accorde l'élévation intérieure, la consolation dans la souffrance, la confiance paisible et un cœur ouvert à l'amour des hommes, à tout ce qui est noble, à tout ce qui est grand, non par ambition, non par soif de gloire, mais par amour du Christ. Or donc l'union avec le Christ procure une félicité que l'épicurien cherche en vain à posséder dans sa philosophie superficielle, et le penseur le plus profond dans les recoins les plus cachés de son savoir.

K. M., composition du baccalauréat

Extrait de la publication

Extrait de la publication

À la neuvième heure, Jésus clama à grande voix : *Eloï, Eloï, lama sabacthani,* ce qui veut dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?

Évangile selon saint Marc, XV, 34

Extrait de la publication

Extrait de la publication

I

Il était temps d'en finir

> Le discours philosophique est l'une des formes les plus vicieuses, voire pathologiques, de l'aliénation humaine.
>
> K. M.

1

Il était temps d'achever *Le Capital.* L'œuvre de Marx relue et définitivement digérée, le genre humain disposera avec les lignes qui suivent d'un outil de réflexion sur sa condition. Il est peu de dire qu'elles sont révolutionnaires, comme le furent la théorie de la relativité dans le monde de Newton et la naissance de Harry Potter dans celui du Petit Prince.

2

Marx avait conçu dès 1844 le plan d'une *Économie* à publier par livraisons, sous forme de « cahiers » et de « livres », et qu'il avait divisée en six rubriques : « Le capital », « La propriété foncière », « Le travail salarié », « L'État », « Le commerce extérieur », « Le marché mondial ».

Le Capital n'est donc que la première rubrique. Encore faut-il ajouter que seul le premier livre du *Capital* vit le

jour de son vivant, et qu'Engels édita les livres II et III du *Capital* à partir de brouillons et d'inédits. Les inédits de Marx dépassent largement, en volume, ses publications. Malgré les innombrables exégèses, critiques, récupérations, déformations, éloges, colloques, articles, livres, commentaires et bavardages que suscite l'œuvre de Marx, et particulièrement son *Capital* inachevé, rien jusqu'à aujourd'hui n'a été proposé qui la parachève.

3

Il fallait en finir, car se manifeste à l'heure de la deuxième et dernière mondialisation – si la première fut celle de Christophe Colomb –, dans les chaumières et sous les cartons des bidonvilles, un grand besoin de compréhension du monde afin d'accéder, sinon au paradis sur terre, à la froide contemplation de l'enfer engendré par l'homme. Marx pensait mettre le point final à son travail en traitant précisément de la mondialisation dans sa dernière rubrique : « Le marché mondial ».

4

Cependant, dans ce livre, quelques phrases volontairement mystérieuses ou de *dangereuses citations* ne pourront être décryptées que par l'élite provisoire capable d'amener les masses à la joie de l'émancipation, élite qui, conformément à la prédiction marxiste, se sabordera aussitôt avec la dernière rotation de la roue de la Révolution ; phrases à jamais illisibles pour les leaders, petits chefs et autres aspirants au gouvernement des hommes qui peuplent les partis se réclamant des lendemains qui chantent (ou déchantent, c'est selon) ; ou pour les dirigeants des entreprises désormais vertes et sans gaz à effet de serre, qui voudraient les

utiliser pour payer des publicitaires ou des intellectuels – mots assez proches – afin de maintenir dans l'obscurité du « green labor » les masses précisément laborieuses.

5

Karl a connu la souffrance. Il entreprend *Das Kapital* à 37 ans mais en paraît beaucoup plus. Sa barbe est blanche. Il souffre perpétuellement des dents, du foie. Il est mal dans sa peau. Un ulcère le ronge. Il saigne. Il a de la conjonctivite. Il se gratte, boit et fume. Il attrape une hépatite, et, entre deux nuits blanches passées à la bibliothèque, engrosse sa bonne. Il est sans ressources. Personne ne lit ses textes. Ses filles (deux se suicideront) travaillent comme des négresses pour lui. Il vit à l'étroit. Il a froid. L'ambiance de son foyer n'est pas bonne. Au plus fort de ses démangeaisons, il redresse la tête et entreprend d'écrire *Le Capital*. Cela prend vingt ans. Enfin, le 29 avril 1867, des presses de l'imprimerie d'Otto Wigand à Leipzig sort le premier volume du *Capital.*

6

Le Capital est destiné à détruire le capitalisme, tout simplement. C'est un instrument de lutte, ainsi le conçoit Karl, qui entend mettre en relief les lois qui le détruiront : la baisse tendancielle du taux de profit, la prolétarisation du monde, la surproduction et la crise généralisée, et d'autres lois.

7

À défaut de révolution, sachant que « le monde est né sans l'homme et finira probablement sans lui » (Lévi-Strauss), l'homme émancipé et passionné de chaque

Extrait de la publication

instant dont rêvait Marx se doit de jouir de sa fin dans la nature agonisante qu'il a dénaturée à son image. Que l'achèvement ici proposé soit pour lui une douce morphine.

II

Rarement l'homme aspire au bien

> Tous les hommes cherchent le bonheur, même ceux qui vont se pendre.
>
> Pascal

> L'homme est un être aliéné, séparé de l'homme réel.
>
> K. M., *Économie*

1

Toujours l'homme aspire au bonheur, mais rarement il aspire au bien. Qu'il doive sa méchanceté à sa nature comme le pense Freud (auquel cas la Société, la Culture et la Civilisation sont là pour le calmer) ou qu'il la doive à la Société alors qu'il est naturellement bon, comme le rêvent Rousseau ou Lévi-Strauss, ne change pas grand-chose à l'affaire : il est mauvais, et dès qu'un de ses congénères passe à sa portée, il est tenté de le rouler, de l'exploiter, de l'humilier, d'abuser sexuellement de lui, voire de le tuer ; parfois aussi, assez curieusement, lorsqu'il se noie, de lui tendre la main.

Extrait de la publication

2

L'homme est un animal social. Un enfant à qui l'on interdit tout contact avec le langage humain, même s'il est convenablement nourri par ailleurs, finit par mourir : Frédéric de Hohenstaufen en fit l'expérience, qui voulut faire élever douze enfants par des muettes et crut que les enfants parleraient naturellement hébreu si quiconque ne leur disait un mot. Tous moururent. Les enfants-loups ont eu, même brève, une existence sociale avant d'être abandonnés. L'homme est donc condamné à vivre avec les siens. Avec eux il pratique l'échange par trois moyens : la marchandise, la parole et le sexe. Les trois sont inextricablement liés. L'homme laborieux sublime des pulsions sexuelles et morbides, les marchandises sont des symboles, des marques et des paroles qui l'incarnent, le réifient, le cristallisent, l'aliènent tout simplement. Mais surtout les hommes parlent. La possibilité qu'a le cerveau de fabriquer des concepts à l'infini et de les organiser dans des phrases est la spécificité de l'humanité.

3

Marx vécut pauvre et dans le besoin. Malgré sa vie compliquée et bien qu'il eût été un chef d'organisation, il se considérait fondamentalement comme un rhéteur. Ses études et ses professions l'attestent : philosophe, journaliste, homme politique, écrivain. En vérité, il était un « bouffeur de livres » : « Je suis une machine à dévorer les livres pour les jeter ensuite, dans une forme changée, sur le fumier de l'histoire [1]. » Cette ingestion forcenée destinée au fumier fait de Marx lui-même une métaphore de la machine capitaliste, qui mange, transforme,

1. Lettre à sa fille Laura Lafargue, 11-4-1868.

Extrait de la publication

et rejette en ordure. Le capitalisme est une civilisation de l'agitation, du bruit, du déchet et de la pollution – avec quelques havres de paix, comme la bibliothèque du British Museum, où Karl prenait furieusement des notes. Et ces notes étaient des notes d'économie. Karl Marx ne souhaitait que l'abolition de ce qui fait notre vie de tous les jours, avec ses lancinantes chansons sur la croissance, l'emploi et le reste : l'économie. « L'humanité se situe en dehors de l'économie politique, l'inhumanité au-dedans [1]. » Tout ce qui est économique est inhumain. Tout ce qui est inhumain relève de l'économie. L'économie est le domaine de l'horreur et de l'inhumanité. L'homme naît lorsque meurt l'économie.

4

Quarante ans durant Marx étudia l'économie politique, ce qui donnera le vertige à quiconque a côtoyé quelques mois cette discipline absconse. Très vite, il jugea qu'il n'existait pas d'être plus abominable sur terre que l'économiste. L'économiste : le producteur de théories et de discours savants sur la production, l'échange, le commerce, la dette, le travail, le chômage, la finance. Au mieux l'économiste n'est qu'un escroc, un bonimenteur qui cache sous ses boniments, en général compliqués, le dessein imposé par ses maîtres, maintenir les hommes dans l'asservissement. Au pire, il est le policier ou le prostitué du capital. L'économie n'est pas, ou ne l'est qu'accessoirement, la science de la production, de la répartition et de la consommation des richesses, mais le chant grégorien de la soumission des hommes. La « loi économique » est le scalpel des experts équarrissant les

1. *Économie*, notes de lecture, in *Œuvres*, t. II, Gallimard, Pléiade, éd. M. Rubel.

muscles et les cerveaux des hommes pour la moulinette de la production. Elle est la théorie de l'ordre dominant, la science de l'esclavage. La haine des économistes a porté Marx mieux qu'une vague, dès son plus jeune âge, dès les *Manuscrits de 1844*, dès *Misère de la philosophie* et *Travail salarié et capital*. Les prêtres et les philosophes ne sont guère respectables non plus, dans leur effort perpétuel pour maintenir l'homme sous le joug, et la question de savoir si Marx méprise les philosophes plus que les économistes reste ouverte ; et les philosophes marxistes sont aussi méprisables que les autres. *Lire le Capital*, un ouvrage commis sous la direction d'Althusser par quelques puceaux branloteurs de l'École normale, Balibar, Establet, Macherey et Rancière, n'a pour objet à peine dissimulé que de vous dégoûter de lire *Le Capital*. Quiconque a feuilleté cette chose n'osera jamais ouvrir directement aucun texte de Marx, alors que celui-ci rêvait que ses exposés fussent suffisamment clairs pour la classe ouvrière – et ils le sont.

5

L'économie, disaient les premiers économistes, est la science du mal et du malheur, la *dismal science*, la « science sinistre », parce que sinistre était le destin auquel conduisaient le capitalisme et le libéralisme qu'ils défendaient. Pour Ricardo et Malthus, ce destin était celui d'une humanité totalement paupérisée, abrutie et violente, gagnant à peine de quoi survivre, soumise à tous les fléaux de la terre : surpopulation effrayante, pandémies, disettes, manque d'eau, violence et guerres, tandis qu'une minorité de rentiers consommait des superprofits, et qu'une classe dite des « entrepreneurs capitalistes » maintenait tant bien que mal leurs activités

Extrait de la publication

de superchefs d'atelier. Fatalistes, Ricardo et Malthus prévoyaient, comme aboutissement de l'histoire, un équilibre définitif dans le malheur. La bidonvillisation du monde et la marchandisation inéluctable désormais de l'air qu'on respire semblent leur donner raison. Marx pensait au contraire que cette paupérisation croissante émanciperait les hommes.

6

Les économistes ne sont pas démocrates, comme les savants souvent, qui ont toujours apprécié que les dictatures leur foutent la paix pour macérer dans leurs recherches, bidouiller leurs éprouvettes et y chercher, au sommet de tours d'ivoire fermées aux miasmes du monde, les lois de ce même monde. Les économistes pensent qu'il existe une « nature des choses » qui fait que les hommes sont dans la « loi de la jungle » et que les forts mangent les faibles ; qu'une « nécessité » et des lois immanentes aliènent leur liberté. La « concurrence », la lutte pour les salaires, le travail, la survie des entreprises, l'élimination des faibles sont autant de manifestations de la nécessaire loi du marché. Le concept de « marché » lui-même relève de la nature des choses. Les « forces du marché », la « loi de l'offre et de la demande » sont naturelles, participent de l'essence de la condition humaine. S'il en est ainsi, les hommes sont soumis à l'économie comme à la loi de la pesanteur et au retour du soleil le matin et du désespoir le soir. Les économistes pensent qu'il faut soumettre les hommes aux lois de l'efficacité économique. À travers la croissance chinoise, c'est la dictature qu'ils révèrent aujourd'hui. Ils ont inventé le concept d'« efficacité économique », et celui, jumeau, de « dictateur bienveillant ». Le dictateur bienveillant, pour

Extrait de la publication

le bien des hommes, crée des marchés, abolit des taxes et des frontières, généralise le commerce et favorise la mobilité du travail et du capital. La Commission européenne est une bonne image du « dictateur bienveillant ». Marx veut libérer l'homme de l'économie.

7

La dictature politique, la violence et le capitalisme ont toujours fait bon ménage, contrairement à ce que chantent les économistes avec leurs théories du « doux commerce ».

8

Marx haïssait la dictature, bienveillante ou non. Il est un grand démocrate, un démocrate réel – sinon comment croire à l'émancipation du peuple ? Il ne voit rien de « naturel », aucun ordre des choses dans ce dont parlent les économistes. Tout est fabriqué par eux, comme un voile posé sur les yeux des souffrants. Les économistes sont les jésuites de la religion des exploiteurs. L'un des économistes qu'il méprise le plus (en fait, il les méprise tous, sauf peut-être Ricardo – « une forte tête » – et Mill) est Malthus, à cause de sa « loi naturelle de la population ». Cette « loi » voudrait que l'humanité crût avec les ressources, comme les souris croissent et grouillent avec le fromage. Que le capitalisme conduise les hommes à proliférer et à surexploiter toute la terre, à pulluler les années de vaches grasses et à disparaître celles de vaches maigres est une chose ; qu'il y ait une loi naturelle de leur prolifération, une autre. Le « prolétaire », étymologiquement celui qui n'a de richesse que sa progéniture, n'assouvit que la seule bestialité de ses instincts

Extrait de la publication

Extrait de la publication

N° d'édition : L.01EHQN000657.N001
Dépôt légal : octobre 2012

Extrait de la publication